



Présentation

Annie Brisset

Volume 2, Number 1, 1er semestre 1989

Carrefours de la traduction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/037030ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/037030ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)

1708-2188 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brisset, A. (1989). Présentation. *TTR*, 2(1), 11–17.

<https://doi.org/10.7202/037030ar>

Présentation

Carrefours de la traduction

La traduction est au Canada une activité omniprésente et professionnellement bien structurée. La traductologie est loin d'avoir un statut aussi ferme. Son rôle est souvent décrié, mal compris par les traducteurs sinon même par certains enseignants: la «théorie» serait-elle à proscrire? Idée aberrante et totalitaire, oserons-nous dire, puisqu'alors il faudrait traduire sans *penser* la traduction. Du moins, sommes-nous avertis qu'au-delà du langage ordinaire, le ticket théorique n'est plus valable. Cette forme d'anti-intellectualisme, qui n'est pas étrangère à la montée d'un état d'esprit corporatiste et technocratique au sein de la profession, explique sans doute pourquoi l'acquisition d'un savoir réflexif sur la traduction occupe une place bien modeste, et bien tardive, dans la formation du traducteur canadien.¹ Rappelons que dans nos universités la traduction, en tant que discipline à part entière, n'a pas encore franchi le seuil du 3^e cycle, celui de la recherche, dont l'enseignement est grandement tributaire. C'est dire que la formation à la traduction est installée dans un cercle vicieux. C'est dire encore, pour paraphraser Derrida, qu'ici l'épistémologie propre à cette discipline «n'a pas lieu». Il a fallu attendre 1988 pour que soit constituée l'Association canadienne de traductologie, premier forum permanent au Canada sur la recherche en traduction.² Par la nature même de son objet, cette recherche, pourtant active et bien réelle, se trouve disséminée dans de nombreux secteurs universitaires auxquels les programmes de traduction sont

1. Contrairement au préjugé dont le rapport Charpentier (Secrétariat d'État, 1986) s'est récemment fait l'écho, la réflexion critique sur la traduction se résume le plus souvent à un cours de 3 crédits sur le total des 120 exigés pour un baccalauréat spécialisé en traduction. Et encore, ce cours de théorie est-il généralement facultatif. Conséquence: les outils conceptuels font défaut tant au traducteur et au réviseur chargé du contrôle de la qualité qu'à l'étudiant rendu à l'étape de la recherche.
2. *La Traduction et son public. Actes du premier congrès de l'Association canadienne de traductologie*, sous la direction de Judith Woodsworth et Sherry Simon. *TTR*, vol. 1, n° 2, 1988.

appelés à s'ouvrir davantage: langues et littératures anciennes et modernes, littérature comparée, linguistique, sémiologie, philosophie, théologie,³ informatique, anthropologie, psychologie cognitive, communications, pédagogie... Le décloisonnement et la diffusion des recherches traductologiques, éclatées en ces lieux divers, apparaissent comme une condition indispensable au développement de la réflexion et du savoir sur la traduction. Le troisième numéro de *TTR* voudrait refléter cet esprit qui anime l'Association canadienne de traductologie. Dans ce numéro «ouvert», les articles ne sont liés par aucun thème dominant. Pourtant ils se recoupent ou se complètent, éclairant tantôt l'épistémologie et tantôt la pratique de la traduction, dans une perspective actuelle ou historique.

À partir de la conception hjelmslevienne du sens (comme mise en forme) et prenant appui sur la notion d'entropie empruntée au domaine de la thermodynamique, Barbara Folkart propose une typologie des traductions qui couvre l'éventail des discours (pragmatiques et littéraires) et qui éclaire d'un jour nouveau le problème de la Norme translative. Cette typologie intéresse de près la didactique de la traduction. En outre, elle relativise les positions littéralistes: *trans-figuration* et *trans-crétation* apparaissent non plus comme une dérogation à l'«éthique de la traduction» mais comme un approfondissement du texte original qui contribue au réordonnement et à l'enrichissement de la connaissance, suivant le vecteur temps de l'Histoire. Sous cet éclairage, des traductions jugées entropiques et déviantes trouvent leur justification et leur valeur. Pensons, par exemple, à la traduction *créationniste* des poèmes de Huidobro par Gérard de Cortanze.

À cet article de Barbara Folkart répond, de manière à la fois complémentaire et dialectique, celui de Daniel Gouadec qui remet en cause le «surclassement idéologique» de la traduction par rapport à la rédaction, alors que celle-ci engage les mêmes procédures et le même emboîtement de stéréotypies (terminologie, phraséologie, organisation textuelle). Dans un contexte linguistique où la traduction tend au calque généralisé, l'exploitation des stéréotypies s'avère un outil de francisation très efficace. La position de Daniel Gouadec est la suivante: comme la rédaction, la traduction est un *trajet* qui se déroule en fonction d'un *projet* ayant en vue la production d'un *texte* en tant que totalité. Or, à tout type de texte correspond une stéréotypie de «formulation-organisation». On mesure les conséquences de ce postulat pour la pédagogie comme pour le contrôle de la qualité des traductions: il faut revoir la conception de l'«écart» et donc celle de l'«erreur» pour tenir compte, aussi, de la textualité, de la structuration même du texte. Si cet élément est pris en compte dans le champ de la littérature, il

3. Exemple: l'édition et la traduction des textes coptes de Nag Hammadi à l'Université Laval.

est curieusement omis dans la traduction du texte pragmatique, alors même que, par définition, le texte stéréotypé est obligatoirement décomposé par le corpus étranger qui le prend en charge. Voilà qui devrait bouleverser le mode de traduction et surtout le mode d'évaluation⁴ auxquels nous soumet une certaine idéologie du bilinguisme. Non seulement celle-ci exige que soient juxtaposés l'original et la traduction mais elle privilégie la parité lexicale, syntaxique et organisationnelle absolue des deux textes pour refléter, dans une démarche plus ou moins consciente, l'égalité constitutionnelle des deux communautés linguistiques. Fatal dispositif de clonage!

Contrairement au texte stéréotypé, le texte cryptique, profane ou sacré, déporte la langue au-delà d'elle-même. Il est donc déjà une traduction. Le lire, le traduire, c'est tenter d'abord (mais en vain) de recomposer l'original dont il est issu. Dans cette optique, Catherine Mavrikakis nous invite à une exploration philosophique des rapports que la langue maternelle entretient avec la «langue pure», concept central dans les réflexions de Walter Benjamin sur la traduction. À partir du cas de Mallarmé, elle nous propose une théorie de l'écriture comme théorie de la traduction. Éprouvant les seuils où la langue maternelle devient étrangère, la langue poétique est la traduction de la langue courante vers son noyau originnaire, non arbitraire, là où les mots sont ce qu'ils disent. Ce noyau pur de la langue maternelle est donc ce qui résiste à la traduction mais l'appelle inéluctablement.

Cette problématique du langage et de la traduction nous invite à remonter le cours de l'Histoire afin d'en explorer les manifestations dans le cas du texte «révélé». Alexis Nouss entre en polémique avec Antoine Berman pour s'inscrire en faux contre un préjugé qui persiste dans les écrits traductologiques, à savoir l'interdit de traduction qui pèserait sur le texte sacré dans la tradition juive. À travers l'étymologie des termes clés de la littérature rabbinique, à travers la tradition synagogale et la lecture talmudique, Alexis Nouss démontre que le texte biblique est conçu depuis l'origine comme un enseignement, c'est-à-dire comme une lecture et une interprétation. En d'autres termes, il est pensé depuis toujours comme le maillon d'une chaîne translatrice. Cette traduction, dit Alexis Nouss, rejoint la pensée juive moderne qui, de Benjamin à Lévinas, entretient une méfiance envers le texte intouchable, «totalitaire», soudé au Sens. Si l'«inter-dicibilité» du texte biblique ne peut plus être en cause, il reste à expliquer pourquoi la filiation retracée par Alexis Nouss aboutit à la conception exégétique de la traduction que l'on trouve chez Meschonnic, où le sens est donné par la lettre, préservée en elle comme dans une crypte. En effet, la tradition juive qui procède du *Targoum* (traduction ara-

4. Ici, nous songeons notamment à l'application du système Sical en vigueur au Bureau fédéral de la traduction à Ottawa.

méenne, vernaculaire, de la Bible) et de celle du *métourgeman* (lecteur-interprète) présente, semble-t-il, davantage d'affinités avec la tradition chrétienne que l'on voit s'incarner dans le *Livre des Évangiles* d'Otfrid de Wissembourg, épopée biblique du X^e siècle en vernaculaire allemand: toutes deux se fondent sur le principe de la révélation qui appelle nécessairement une traduction glosatrice. Analysant les commentaires d'Otfrid, Hans-Herbert Räkel montre que, contrairement à la traduction exégétique, respectueuse de la lettre, la «traduction inspirée» transpose non plus un texte, mais l'esprit de Dieu: le signifiant ne peut en être le dépositaire absolu, sauf à devenir une formule magique et donc païenne. Si cette «théorie spirituelle» de la traduction relativise la formulation du texte-source et donc celle du texte-cible, c'est bien parce qu'on lui assigne une finalité prosélytique: les «barbarismes» d'Otfrid mènent tout droit à la «traduction dynamique» d'Eugène Nida. La finalité conservatoire et non prosélytique que la tradition juive accorde au texte sacré expliquerait alors que l'on ait pu passer de l'esprit du *Targoum Onkelos* au principe littéraliste de la traduction de *Jona*. Quoi qu'il en soit, le dialogue qui s'instaure entre l'article d'Alexis Nouss et celui de Hans-Herbert Räkel prouve encore, s'il en est besoin, que le rapport à l'Autre, dont la théorisation fonderait l'«éthique de la traduction», est une donnée historique et locale, doxologiquement contextualisée — tout comme la pensée de la traduction (littéraire), qui suit le mouvement de la critique, elle-même s'ajustant à l'innovation textuelle dont elle doit rendre compte. Dès lors, la visée littéraliste de la traduction selon Meschonnic et Berman n'est sans doute pas étrangère à une modernité de l'écriture, cratyléenne, iconique, non arbitraire.

Deux articles prennent ponctuellement pour objet la traduction d'un texte littéraire, poème et roman, dans une perspective sociocritique. Shoshanah Dietz analyse trois versions du poème *les Douze* d'Alexandre Blok. Cette œuvre-phare de la révolution russe fut contestée durant la période stalinienne en raison de son ancrage dans le mouvement symboliste. La controverse suscitée par le poème provient de l'ambiguïté du contenu, puisqu'on voit les gardes rouges menés par le Christ. Elle provient également de la mixité des langages où le poétique voisine avec le slogan politique, le sacré avec l'obsène. L'étude du contexte de la réception éclaire les conditions de la lisibilité du poème en Union soviétique et en Occident et donc aussi les torsions esthétiques et idéologiques que les trois traductions anglaises lui font subir, chacune à leur manière: lecture religieuse effaçant l'hétérogénéité des discours au profit d'une idéalisation poétique (1920), accentuation de l'oralité suivant les normes de la *beat poetry* (1961), traduction syncrétique rétablissant en partie la matérialité avant-gardiste du poème (1970). Néanmoins, le contexte de la réception du texte original ne suffit pas à expliquer la nature des transformations, qui sont liées tout

autant, sinon davantage, aux normes discursives et plus spécifiquement aux normes littéraires du milieu d'accueil. Comment s'effectue la régulation de cette hypertextualité que l'on voit bouger sur la ligne du temps? Qu'est-ce qui, dans la société-cible, rend nécessaire chacune de ces configurations diachroniquement repérables? En substituant à la notion de «traduction hypertextuelle» la notion de «censure traduisante», Enriqueta Ribé poursuit la réflexion sur les conditions d'acceptabilité du texte-source transplanté dans un nouveau milieu récepteur. L'analyse porte sur le sens de certaines violations grammaticales dans le roman d'Alejo Carpentier, *le Recours de la méthode*, et sur leur effacement par le traducteur français. Il s'agit des marques qui modifient le destinataire de la narration et qui permettent à l'auteur d'«amener un savoir politique à la conscience du lecteur». En croyant améliorer le texte, le traducteur supprime l'opération métadiscursive par laquelle l'auteur signale, de manière ludique, comment le roman traditionnel efface les rapports entre l'art et la société. La pseudo-rationalité de la traduction introduit un contresens sur l'œuvre originale puisqu'au lieu d'en maintenir le caractère subversif vis-à-vis du genre romanesque, cette traduction en fait une œuvre conformiste.

Toujours dans une perspective sociologique, Silvia Pavel étudie les mécanismes de la création verbale en prenant pour exemple un secteur de spécialité, l'intelligence artificielle. L'«intelligentsIA» constitue un microcosme où les nouvelles formations lexicales procèdent d'une triple nécessité: «appropriation et transformation de l'univers conceptuel antérieur, originalité vis-à-vis du déjà-dit et partage social de croyances, d'attitudes et de préférences langagières.» L'étude sociolinguistique proposée par Silvia Pavel a le mérite de situer la néologie scientifique sur le double terrain de la formation synchronique et de la dynamique évolutive. Elle montre que le fonctionnement d'une technolange reproduit des phénomènes identiques à ceux qu'on explore habituellement dans la langue commune: représentations symboliques (ex. dénominations liées à la conception anthropomorphique de la machine), resémantisation d'anciens concepts, redistribution des traits sémantiques, pluralité des désignations en fonction des différents publics... On voit par exemple que loin d'être sociologiquement uniforme, une technolange comme celle de l'intelligentsIA possède elle aussi des usages bien différenciés, qui vont du registre savant à l'argot. Par ailleurs, les différents types de création lexicale mis en évidence dans le domaine de l'IA montrent que la terminologie y est d'abord constituée en anglo-américain puis adaptée par les autres langues: les emprunts directs sont rapidement remplacés par des calques puis par des constructions respectant la syntaxe des langues d'accueil. Il apparaît que, dans ce processus «terminogène», les traducteurs jouent un rôle tout aussi productif que les spécialistes eux-mêmes.

Dans un pays où le français et l'anglais se côtoient jusque dans la matérialité du texte, la dénomination des toponymes fait hésiter le

traducteur-rédacteur. Ne voit-on pas alterner ici l'emploi et l'omission du générique dans les noms de cours d'eau: *le fleuve Saint-Laurent / le Saint-Laurent*? Hésitation que l'on mettra sur le compte d'un assujettissement à la langue prépondérante, car si les géographes québécois et français omettent le générique, les traducteurs reprennent systématiquement la formulation anglaise. Cela justifie *a contrario* le principe de traduction-rédaction fondé sur la stéréotypie que préconise Daniel Gouadec. Pourtant le problème n'est pas aussi simple, comme le montre Jacqueline Bossé-Andrieu en examinant la variation des usages canadiens. Dans la tradition française, les noms de lieux n'ont généralement pas de rapport direct avec la topographie. Ils ont une valeur commémorative. Au contraire, la tradition anglo-saxonne donne au générique une fonction descriptive. Supprimer un générique descriptif dans la traduction d'une appellation géographique revient à priver celle-ci de toute pertinence. C'est en tout cas la raison invoquée par la commission toponymique de l'Ontario qui tient à maintenir tout générique descriptif dans les appellations françaises — traduites de l'anglais, il va sans dire. En effet, cette prise de position montre que le groupe francophone enclavé s'identifie aux données culturelles du groupe majoritaire environnant, au point de rejeter certaines spécificités dénominationnelles de sa propre langue, car elles lui sont devenues étrangères. Dans ce cas, l'assimilation culturelle se solde par une assimilation ou du moins par une hybridation linguistique.

Le dernier article du recueil nous introduit dans le domaine de la psychologie cognitive, le but étant de mieux comprendre par quel processus l'interprète de conférences traite l'information qu'il reçoit et comment il synchronise l'écoute et la parole. L'expérience conduite par Sylvie Lambert concerne plus exactement le rôle respectif des hémisphères cérébraux dans la réalisation des deux activités qui se déroulent simultanément: déverbalisation et reformulation du message. Par cette mise en correspondance, on vise à parfaire les méthodes d'apprentissage et à transformer éventuellement l'appareillage technique pour mieux l'adapter au travail de l'interprète.

Le parcours suivi dans ces pages montre combien l'objet de la traductologie est loin de former un tout homogène et bien délimité. La variété des sujets qu'on y explore reflète la nature multidisciplinaire de la traduction et de ses modes d'investigation. Bien des aspects manquent à l'appel. Le versant historique — auquel nous voulions réserver ici une large part — et le versant technique font l'objet du compte rendu de deux ouvrages (*Traducteurs d'autrefois: Moyen Âge et Renaissance* de Paul Chavy et le *Guide d'enseignement de la traduction technique* de Claude Bédard). Au compte rendu de ces deux ouvrages s'ajoute celui des actes du colloque international sur la Traduction et l'identité littéraire organisé à Montréal par l'Association des traducteurs littéraires du Canada. Les interventions ont été réunies

par David Homel et Sherry Simon dans un livre intitulé *Mapping Literature*. Nous inaugurons ainsi notre chronique des livres sous la direction de Jean Delisle.

Au moment où la revue partait sous presse, nous apprenions le décès d'Elmar Tophoven, fondateur du Collège européen des traducteurs. À ce grand humaniste, traducteur de Beckett et de Claude Simon, nous dédions ce numéro en souhaitant qu'il contribue à faire vivre «l'esprit Tophoven», celui de la transparence et de la mémoire des actes translatifs.

Annie Brisset
Université d'Ottawa